

ANNALES
DE LA
SOCIÉTÉ LINNÉENNE
DE LYON.

Années 1852-1853.

—
(NOUVELLE SÉRIE.)
—

TOME PREMIER.



LYON.
IMPRIMERIE DE F. DUMOULIN,
Rue Centrale, 20, au 1^{er} étage.

—
1853

NOTICE

SUR

HUGUES-FLEURY DONZEL,

Par M. E. MULSANT.

Lue à la Société Linnéenne de Lyon, le 14 mars 1855.

MESSIEURS,

Le compatriote dont je veux essayer aujourd'hui de vous rappeler la vie, a rendu à la science d'assez grands services, pour n'avoir pas à craindre d'être oublié des entomologistes; car depuis cinq ou six lustres, aucun autre n'a contribué, pour une aussi large part, à nous faire connaître les espèces ignorées de Lépidoptères de nos provinces du midi. En me chargeant de cette tâche à laquelle se rattachent de si douloureux souvenirs, je cède non-seulement à la voix de l'amitié, qui m'en fait un devoir, mais j'acquitte en même temps une dette de notre Compagnie; car celui dont je vais vous entretenir a laissé à notre Société Linnéenne un gage assez précieux, pour éterniser notre reconnaissance et perpétuer jusqu'à nos descendants le souvenir et le nom du donateur.

Hugues-Fleury Donzel naquit à Rive-de-Gier (Loire), le 14 février 1791. Après les années de l'enfance passées dans

sa famille, il fut envoyé au deuxième lycée de Lyon, existant alors, sous la direction du grammairien Mollard, dans l'ancien cloître des Jacobins, occupé aujourd'hui par la préfecture. Ses études, à en juger par les regrets qu'il exprimait parfois, auraient pu y être plus complètes. Peu de temps après sa sortie de cet établissement, vers 1810, il fut engagé dans le commerce de soieries de notre ville, et cinq ans plus tard, il y devint l'un des chefs d'une maison de fabrique à laquelle il fut attaché jusqu'en 1829.

Donzel avait été destiné à l'industrie, comme on y pousse les jeunes gens auxquels on veut donner un état ; il y était resté, soit retenu par les avantages pécuniaires qu'il en retirait, soit pour se montrer pourvu d'une occupation utile et lucrative, dans le cas où il songerait à se ranger un jour sous les lois de l'hymen ; mais le commerce entraînait peu dans ses goûts. Doué d'une imagination ardente, d'une sensibilité exquise, il éprouvait cette aspiration vers le beau idéal, cette sorte de feu sacré, qui anime les poètes et les artistes. Musique et poésie, tout ce qui a le pouvoir de remuer le cœur en charmant les oreilles, exerçait sur son être une puissance entraînante. La musique, cet écho de l'âme, cette expression mélodieuse de nos sentiments, était un de ses délassements favoris. Sa voix, dans l'usage ordinaire, marquée d'un timbre particulier, rapproché de l'enrouement, révélait, quand il chantait, l'imperfection de son organe ; elle manquait d'éclat et de sonorité ; mais elle avait cette justesse et cette pureté de sons, cette suavité moelleuse qui suppléent jusqu'à certain point à des avantages plus brillants, et il savait la moduler avec cette perfection de goût qui donne du prix aux moindres choses. Seul, il se plaisait à faire redire à son violon le langage mystérieux de ses sensations intimes. Son instrument, sous ses doigts, devenait l'interprète harmonieux de ses pensées. Sans être poète, dans l'acception vulgaire du mot, il

aimait la poésie avec délices, celle surtout dans laquelle respirent la grâce et la délicatesse. Quand il répétait quelques-uns des vers dont sa mémoire était meublée, le ton parfait avec lequel il les disait, et l'animation de sa figure, suffisaient pour montrer combien il en savait apprécier les beautés.

Avec une semblable organisation, Donzel devait être facilement impressionné par tous les objets capables de produire en nous des sensations agréables. Les papillons, ces êtres aériens, dont les ailes présentent souvent tant d'éclat et de diversité, l'avaient séduit dès ses jeunes années, par la beauté de leur coquette parure. Leur chasse avait été un des jeux auxquels il se livrait avec le plus d'entraînement. Il les poursuivait dans leur vol capricieux, il épiait l'instant où ils butinaient dans le nectaire des fleurs, pour les envelopper dans son filet de gaze. Ce goût, ordinairement si fugitif, cet amusement si facilement délaissé pour les plaisirs d'un autre âge, avait été chez Donzel une véritable passion. Elle s'était assoupie au bruit des occupations commerciales; une occasion pouvait suffire pour la réveiller; cette occasion se présentait.

Des circonstances particulières le conduisirent un jour chez un mécanicien, collecteur de Lépidoptères. Il y vit un certain nombre de ces charmantes créatures, disposées avec assez de goût dans des cadres vitrés. Cet amateur lui parla avec un accent enthousiaste de ses chasses, des émotions délicieuses qu'il y puisait, des jouissances dont elles l'énivraient. Donzel en l'écoutant se sentit ému; le souvenir des plaisirs éprouvés autrefois se représenta à son esprit: c'en fut assez; en lui, venait de se rallumer un amour, qui ne devait s'éteindre qu'avec la vie.

Dès ce moment, l'entomologie entra dans la plupart de ses projets, et absorba la majeure partie de ses instants disponibles. Peut-être se livra-t-il avec trop d'ardeur aux exercices

pénibles qu'elle exige. Avec une taille avantageuse, son corps ne présentait pas toutes les conditions de santé désirables. Sa poitrine comprimée accusait de faiblesse les organes de la respiration. Vers la fin de 1822, ils furent fatigués; le larynx, qui se lie aux poumons, fut surtout affecté d'une manière pénible. Son état inspira quelques inquiétudes; l'air du midi fut conseillé; il se rendit à Hyères. La vue de ce ciel d'azur, les richesses entomologiques qu'il y recueillit, exaltèrent son imagination, et lui firent trouver, dans l'étude des Lépidoptères, un attrait plus vif encore. Jusqu'alors il s'était borné à collecter; il s'appliqua à devenir naturaliste.

Le climat si doux de notre Eden méridional avait eu sur sa santé une influence favorable. Le besoin d'échapper aux froids brouillards dont notre ville est enveloppée pendant l'hiver, devint dès-lors le motif ou le prétexte d'un séjour périodique dans le midi, durant les mois les plus rigoureux de l'année. Hyères le revit sans interruption jusqu'en 1830 ⁽¹⁾.

A partir de 1823, il se mit à élever une grande quantité de chenilles du *jasius*. Il employait un certain nombre de personnes à les chercher sur les feuilles de l'Arbousier, dont leur robe imite la couleur. Bientôt il eut le monopole presque exclusif de ce Nymphalide magnifique, rare encore dans les collections de l'Europe. La sienne, à partir de cette époque, s'accrut dans des proportions rapides, grâce aux échanges avantageux dont ce Lépidoptère devint la source.

Vers la fin de l'hiver de 1828, en quittant Hyères, il visita Gréoulx, puis Digne, résidence du docteur Honnorat ⁽²⁾.

(1) Dans la plupart de ses voyages du Midi, il fut accompagné par un de ses amis, l'honorable M. Michel, de notre ville.

(2) Simon-Jude Honnorat, docteur en médecine, né le 3 avril 1783, à Digne, où il est mort le 30 juillet 1852. Il s'était beaucoup occupé d'entomologie et de botanique, et avait fourni à M. le comte Dejean des

Cet entomologiste habile avait parcouru, dans son amour pour la science, les diverses parties du département des Basses-Alpes. Il devint le guide et le conseil de Douzel ; il lui indiqua les lieux fréquentés de préférence par l'*alexanor*, la *médésicaste* et une foule d'autres Lépidoptères plus spécialement particuliers à ces riches contrées. Presque chaque jour lui offrait une conquête nouvelle, et partant un plaisir nouveau. Ses jouissances furent vives et nombreuses. Toutefois il n'y fut pas exempt de peines ; mais celles-ci ne vinrent pas de l'histoire naturelle : en voici la cause.

L'entomologie, malgré ses attraits, avait laissé dans son âme un vide qu'il désirait voir rempli. L'hymen, depuis quelque temps, était devenu l'objet de ses vœux. Avant de quitter Lyon, son cœur y avait fait un choix, approuvé sans peine par la raison et les convenances ; mais les conseils de la médecine et de l'amitié lui avaient empêché de se charger de chaînes trop lourdes pour la faiblesse de sa constitution. L'objet de ses affections ne tarda pas à devenir l'épouse d'un rival plus heureux ; la nouvelle lui en parvint à Digne ; un soupir involontaire, faible expression de ses regrets, fit comprendre combien la blessure était vive. Il chercha dans l'histoire naturelle un soulagement ou une distraction à ses peines ; il se livra avec une ardeur nouvelle à la chasse des papillons, tâchant d'oublier, dans le sanctuaire de la science, l'image

matériaux pour son ouvrage sur les Carabiques. Le naturaliste parisien, par reconnaissance, a consacré une espèce de Féronie à rappeler le nom d'Honorat. Ce savant médecin a laissé à son ami M. Natte une Faune des insectes de la forêt de Faillefeu. Il abandonna plus tard l'histoire naturelle, pour s'occuper d'un grand travail qui lui a fait beaucoup d'honneur, savoir : *Dictionnaire provençal-français ou dictionnaire de la langue d'oc, ancienne et moderne*. Digne, 1846-1847 ; 3 vol. in-4, suivi : d'un *Vocabulaire français provençal*.

d'une félicité qu'il avait rêvée, et dont le prestige séduisant continuait à le poursuivre.

Dès l'instant où les douceurs de l'hymen lui semblèrent interdites, où les produits de ses occupations commerciales ne devaient plus avoir pour but de lui fournir les moyens de contribuer à embellir l'existence d'une compagne, que lui importaient de plus amples dons de la fortune? il possédait une aisance largement suffisante pour lui permettre de se livrer entièrement à ses goûts; son ambition n'avait plus de mobile. Il se retira des affaires, et rendu, par là, à une liberté complète, il concentra toutes ses affections sur ses amis et sur l'étude qui le passionnait.

Son premier voyage à Digne lui avait permis de juger des richesses entomologiques de ce pays; mais il s'était borné à visiter les localités rapprochées ou peu éloignées de la ville; il désirait s'élever jusqu'aux parties alpestres de ce département, connaître de près les stations privilégiées, où l'odorante lavande et diverses autres plantes de la même famille attirent en foule les insectes mellisugues; il brûlait surtout de voir la montagne des Boules, cet Eldorado des lépidoptéristes, sur les flancs de laquelle un champ de gazons pare, au printemps, d'une immense couronne de fleurs, la forêt de sapins de Faillefeu (1). Il retourna donc à Digne en 1831. M. Honnorat, toujours si bienveillant, lui fit faire la connaissance de M. Natte (2), propriétaire de la forêt sus-nommée, et de l'unique maisonnette dans laquelle on puisse trouver un abri. Grâce à la complaisance de cet honorable négociant, il put

(1) Voyez la note sur Faillefeu à la fin de cette notice.

(2) Qu'il me soit permis de témoigner ici ma reconnaissance à M. Natte, pour la bienveillante hospitalité qu'il m'a donnée à Faillefeu, à deux reprises différentes; de tels souvenirs ne s'oublient pas.

s'y installer quelque temps. De combien de Diurnes sa collection ne trouva-t-elle pas à s'enrichir ! quelles ressources n'y puisa-t-il pas pour ses échanges ? De Faillefeu, il se dirigea vers Allos, l'une des rampes les plus élevées de cette partie des Alpes ; des conquêtes nouvelles l'y attendaient : il y découvrit l'*Erebia Scipio* et la jolie *Lycaene* à laquelle M. le docteur Boisduval a attaché le nom de Donzel ⁽¹⁾.

Il avait été trop satisfait des résultats de ce voyage, pour ne pas songer à explorer encore les Basses-Alpes ; aussi, à partir de cette époque jusqu'en 1840, retourna-t-il à peu près chaque année à Digne, d'où il rayonnait dans les environs.

Cependant, en 1833, il forma le projet de visiter l'Espagne méridionale, où l'espérance lui montrait de nombreux trésors à recueillir ; un autre motif particulier s'y joignait : un de ses anciens amis était allé habiter l'Andalousie, et le désir de le revoir rendait plus vif encore le goût entomologique qui le poussait vers ces chaudes contrées. M. le colonel de Fontenay ⁽²⁾ auquel il fit part de ses intentions le détourna de son dessein. Il se résigna dès-lors à restreindre à nos départements du midi le cercle de ses pérégrinations.

(1) *Lycaena Donzelii*. — Dapouchet lui a également dédié une Phalénide : *Numcria Donzelaria*.

(2) Hyppolite-Reine CADET de FONTENAY, colonel d'artillerie en retraite, officier de la légion-d'honneur, chevalier de St-Louis, né à l'île-Bourbon, ancien élève des écoles, après de glorieuses campagnes en Allemagne et en Espagne, avait terminé sa carrière militaire à la bataille de Toulouse. Retiré du service depuis cette époque, il s'était fixé à Lyon et livré à l'étude de l'Entomologie. Il était devenu l'un de nos naturalistes les plus distingués ; mais il était plus remarquable encore par la bonté, la douceur et l'aménité de son caractère. Frappé d'une attaque, à la suite de laquelle il était resté dans un état maladif, il se retira chez un de ses frères, à Toulon, où il est mort le 2 octobre 1845, dans la 71^{me} année de son âge. Dejean a décrit un *Zabrus* destiné à rappeler le nom de cet homme de bien.

L'année suivante, il adressa à la Société entomologique de France, dont il faisait partie depuis 1833 ⁽¹⁾, un mémoire ⁽²⁾ plein d'intérêt, ayant pour base des observations de mœurs, destinées à corroborer les caractères zoologiques sur lesquels reposent diverses coupes établies parmi les Lépidoptères, et il créa pour la Piéride de l'Alizier ⁽³⁾ le genre *Leuconea* adopté aujourd'hui par la plupart des entomologistes. Peu de temps après il publia la Description de la *Crocalle du Lentisque*, découverte, en 1829, à Hyères, par Cantener ⁽⁴⁾, qu'il avait initié aux secrets de la science.

Dans les premiers mois de 1837, nous eûmes la douleur de voir mourir, presque inopinément, M. Chardiny ⁽⁵⁾, trésorier de la ville, et l'un de nos naturalistes les plus zélés; par ses qualités personnelles, il avait su se concilier l'affection de tous; mais par la conformité d'âge et de goûts, et par suite d'une liaison plus ancienne, Donzel lui était uni d'une manière plus intime. Quelle vive douleur n'éprouva-t-il pas à la nouvelle de cette fin inattendue! combien il aurait désiré avoir été dans nos murs pour recevoir le dernier soupir du confident de ses pensées! il voulut du moins rester chargé du soin de lui payer un dernier et juste tribut ⁽⁶⁾. Le cabinet de Chardiny, remarquable sous plusieurs rapports, renfermait des raretés rapportées par lui de Russie, la *Microdonta albida* ⁽⁷⁾ entre autres. Donzel, craignant de voir cette collection sortir de nos murs, s'entremet pour la faire acquérir par la ville; et

(1) Il avait été admis le 6 mars 1833.

(2) Voy. Annales de la soc. entom. de Fr. t. 6, 1837, p. 77.

(3) *Pieris crataegi* des auteurs.

(4) Né à Metz, mort à Hyères en mars 1847, âgé d'environ 44 ans.

(5) Né à Lyon où il est mort le 20 février 1837, âgé de 44 ans.

(6) Voyez Annales de la soc. entomol. de Fr. t. 6, 1837, p. xxvi.

(7) *Notodonta albida*, GÜRSSENH.

pour honorer la mémoire de son ami, dont ces trésors devaient servir à perpétuer le souvenir, il voulut la mettre en ordre lui-même dans les cartons de notre beau Muséum ⁽¹⁾.

Cette année 1837 fut pour lui, dans les Basses-Alpes, une de ses plus glorieuses campagnes. Il y découvrit un assez bon nombre d'espèces nouvelles, dont il publia la description peu de temps après ⁽²⁾.

Mais, déjà, les Alpes provençales ne suffisaient plus à son ambition scientifique, toujours avide de nouvelles conquêtes. Les Pyrénées, peu visitées encore, offraient à son imagination des richesses inconnues, qu'il voulait avoir la gloire de découvrir. Une occasion, et, j'allais dire une nécessité, lui fit prendre le chemin de ces montagnes. Le docteur Lallemant lui avait conseillé les eaux de Vernet-en-Confluent, près Tarbes ⁽³⁾; il s'y rendit dans un double but, et les jours passés dans ces lieux élevés ne furent pas perdus pour l'entomologie; un bon nombre d'épingles, pour me servir de ses expressions, furent noblement employées; il y découvrit trois nouvelles espèces de Nocturnes. Malgré ces heureux résultats, les Pyrénées n'avaient pas répondu à ses espérances; il retourna, en 1839, à ses chères Alpes des environs de Digne. La même année il fit connaître une *Crocalle* inédite, trouvée, dans les environs de Marseille, par son ami M. Dardouin ⁽⁴⁾, à qui il la dédiait.

(1) Le Muséum de Lyon, confié aux soins intelligents de M. le docteur Jourdan et disposé d'après une méthode qui lui est propre, a été fondé par feu M. Prunelle.

(2) Voy. Annal. de la Soc. entom. de Fr. t. 6, 1837, p. 471 et suiv.

(3) Département des Pyrénées orientales.

(4) M. Dardouin, possesseur d'une belle collection, s'occupe de Lépidoptères avec beaucoup de succès. On lui doit la découverte de plusieurs espèces.

Malgré la faiblesse de sa santé, et les ménagements devenus nécessaires pour la conserver, Donzel, facilement entraîné par la vivacité de ses désirs, ne savait pas toujours mettre à ses exercices des bornes raisonnables. Dans l'automne de 1840, à la suite d'une partie de chasse à la bécasse, pendant laquelle ses pieds restèrent longtemps humides, son affection laryngienne prit tout à coup un développement alarmant ; il se crut aux portes du tombeau. Son regard plein d'une triste mélancolie semblait dire à ses amis avec quel regret il voyait arriver le moment de se séparer d'eux. Mais heureusement son heure n'était pas encore venue. La science médicale, à l'aide de dérivatifs héroïques mais douloureux, parvint à éloigner les ombres de la mort qui semblaient devoir bientôt l'envelopper. Il retourna demander au ciel embaumé d'Hyères cette douceur de température si nécessaire à son genre de maladie. Forcé d'abord de prendre du repos, et plus tard d'apporter des ménagements dans ses promenades, de renoncer surtout à toute chasse de nuit, il tâchait d'obtenir par des mains rétribuées les lépidoptères et les chenilles qu'il ne pouvait recueillir lui-même. Il demanda alors à la botanique des jouissances acquises sans fatigues. Un des hommes dont Lyon, et la Société linnéenne en particulier, regretteront longtemps la perte, M. Champagneux ⁽¹⁾, lui servit de maître et de guide.

(¹) Anselme-Benoît Champagneux, né à Bourgoin (Isère) le 12 août 1774, mort à Hyères le 28 novembre 1845.

M. Champagneux, l'un de nos botanistes lyonnais les plus instruits, avait été obligé, par suite de l'état de sa santé, d'aller, depuis 1839, passer une partie de l'année à Hyères. Là, comme dans notre ville, il avait su inspirer une estime profonde. A sa mort, la ville tout entière s'est portée à ses funérailles ; et le conseil municipal, interprète des sentiments de la population, a voulu, pour honorer sa mémoire, concéder gratuitement et à perpétuité le lieu dans lequel reposent les dépouilles mortelles

L'air attiédi de ce climat privilégié lui fut encore une fois favorable; sa santé devint moins chancelante; mais il conserva jusqu'à la fin la déglutition difficile et douloureuse.

En 1842, il se rendit aux eaux de Saint-Alban, à deux lieues de Roanne; là, comme partout, l'entomologie eut une large part dans l'emploi de son temps. Il signala dans cette localité deux Lépidoptères ⁽¹⁾ considérés généralement comme beaucoup plus méridionaux, et un autre regardé jusqu'alors comme particulier à la Hongrie ⁽²⁾. Quelques semaines auparavant il en avait fait connaître deux autres, découverts en Algérie par le capitaine Charlou ⁽³⁾. Il écrivit sur ce dernier, dont l'histoire naturelle avait à déplorer la perte, une longue notice, dont la Société entomologique se borna à donner un extrait ⁽⁴⁾.

Déjà il projetait de faire la Faune des Lépidoptères du département des Basses-Alpes ⁽⁵⁾. En attendant, il publia, en 1844, la description d'une *Polie* nouvelle, découverte aux alentours de Marseille, par MM. Félix et Dardouin. En 1846, il augmentait de quatre espèces inédites la liste de celles dont on lui devait déjà la connaissance ⁽⁶⁾.

Depuis 1840 il avait recommencé à passer la mauvaise saison

de cet homme vénéré. Par ses dispositions testamentaires, M. Champagnoux a légué son herbier à la Société Linnéenne de Lyon. Son digne frère, gendre de l'ancien ministre Roland de la Platière, a bien voulu y adjoindre les livres de botanique du défunt. M. Roffavier a publié sur celui-ci une notice historique (Annal. de la Soc. Linn. 1845-1846).

(1) *Melitæa deione* et *Zigaena sarpedon*. Voy. Annal. de la soc. entomol. t. 11, p. LXII.

(2) *Cloantha radiosa*, loc. cit. p. LIII.

(3) *Anthocaris Charltonia*. — *Bombyx phitopalus*.

(4) Attendu que le capitaine n'appartenait pas à la savante compagnie.

(5) Voy. Ann. de la soc. entom. de Fr. t. 11, 1852. p. LXIII.

(6) Même ouvrage 2^e série, t. 5.

à Hyères. Ce pays semblait avoir perdu à ses yeux une partie de ses anciens charmes, par les souvenirs tristes et douloureux qu'il lui rappelait. En 1845, il avait eu à y pleurer l'excellent M. Champagneux; deux ans plus tard, il y avait vu mourir cet ardent Cantener, son disciple en entomologie. Ces motifs contribuèrent à lui faire momentanément abandonner ce lieu naguère si cher. Dans l'automne de 1847, il se laissa entraîner à Nice, sur les pas de quelques amis. Malgré les agréments qu'il put trouver dans cette ville, il ne tarda pas à regretter son séjour hyémal ordinaire. Hyères était devenu sa seconde patrie; il y avait ses habitudes; il y était aimé et recherché. Et comment en aurait-il été autrement? Donzel était fait pour inspirer, à son égard, le dévouement qu'il était susceptible d'éprouver pour les autres. Il avait le cœur plein de nobles sentiments ⁽¹⁾, d'une droiture inflexible, et fait pour des attachements vivaces. Il ne se liait pas avec facilité; mais dès qu'on avait acquis ses sympathies, les nœuds qu'il formait étaient solides et durables. Si, quelquefois emporté par sa vivacité, il se laissait aller à quelque boutade, il tendait si promptement une main amie à celui qu'il soupçonnait avoir blessé, qu'il aurait été impossible de ne pas oublier de suite ses torts, quand même il en aurait eu de réels.

En 1849, il revit le département des Basses-Alpes et ses montagnes aimées. Il y passa la belle saison, avec ce bon et malheureux Pierret ⁽²⁾, qui devait le précéder de quelques

(1) Il faisait le bien sans recherche et sans ostentation. M. Cantener aimait à redire les services signalés dont il lui avait été redevable lors de son départ pour l'Algérie en 1846.

(2) Alexandre Pierret, né le 12 avril 1814, à Paris, où il est mort le 27 mai 1850. Voir la notice publiée sur cet entomologiste par M. Doué (Ann. de la soc. entomol. de Fr. 2^e série, t. 8, p. 351 et suiv.).

mois dans la tombe. Combien il regrettait de n'avoir pas la vigueur de son jeune compagnon ! Toutefois il le blâmait de se laisser aller avec trop d'ardeur à ses goûts passionnés. Hélas ! s'il eût été dans un état plus complet de santé, il n'aurait peut-être pas été plus sage ; mais ses forces ne lui permettaient plus de semblables efforts.

L'année suivante, il se rendit à Digne, qu'il devait saluer pour la dernière fois. Il y fut assez sérieusement malade. Les sages prescriptions du docteur Honnorat, les soins affectueux de la famille Faucou ⁽¹⁾, le remirent sur pied ; mais il revint à Lyon, dans un état chancelant. Son premier souci fut de mettre la dernière main à sa *Notice entomologique sur les environs de Digne* ⁽²⁾ à laquelle il travaillait depuis quelque temps. Avant de terminer sa carrière, il veut signaler aux amis de la science les mines dont il a su tirer des trésors ; leur indiquer, d'après son expérience, les moyens de perdre moins de temps et d'obtenir des moissons plus abondantes. C'est une sorte de testament, par lequel il lègue à ses successeurs les sources des jouissances auxquelles il s'est enivré ; c'est en même temps un code de la chasse aux Nocturnes, et un guide du naturaliste, dans ces contrées accidentées. Il en passe en revue les stations principales ; il énumère les espèces remarquables qui s'y trouvent ; fait connaître l'époque où il faut les chercher. Il initie le lecteur à ses joies, à ses déceptions, à ses peines. Voyez sa figure rayonnante de plaisir, lorsque sur la rive droite du Verdon, à une lieue au-dessous d'Allos, dans ce petit coin de tout premier mérite, *Musiva* tombe

(1) L'hôtel du *Lion d'or*, tenu par M. Faucou, est le lieu de rendez-vous des naturalistes qui visitent Digne et ses environs. On y trouve tous les avantages désirables.

(2) Publiée dans les *Annales de la Société Linnéenne de Lyon*, 1850-1852.

« pour la première fois dans ses heureuses mains ⁽¹⁾ » ! Ne souffre-t-on pas soi-même des regrets qu'il éprouve encore, d'être arrivé trois semaines trop tard à Larche, l'année précédente ? « les trois quarts des Noctuelles y étaient tellement ébréchées par l'usage de la vie, qu'elles n'étaient bonnes à rien ; vingt jours plus tôt, tout eût été digne de l'épingle ⁽²⁾ ! » Il se rappelle avoir négligé de visiter certains points des Alpes, qui, par leur nature granitique, doivent avoir une flore particulière, et peut-être offrir des espèces nouvelles : ah ! s'écrie-t-il, en soupirant, « si j'étais jeune et robuste, je n'en laisserais pas le soin à un autre ⁽³⁾ » !

Ne dirait-on pas ces feuilles écrites par un de ces néophytes que l'amour de la science embrase de ses premières ardeurs ? et cependant quand il en traçait les dernières lignes, la mort, de son doigt glacé, l'indiquait déjà comme une de ses prochaines victimes. Sa maladie du larynx avait gagné les poumons. La médecine n'avait pour lui plus de dictame ; tous les soins étaient impuissants ; ses forces s'en allaient chaque jour. Il confie alors au papier ses dernières dispositions ⁽⁴⁾. Il lègue à la Société Linnéenne de Lyon, dont il venait d'être nommé membre, et sa collection magnifique • produit des peines et des travaux de trente ans de sa vie, et tous les ouvrages de sa bibliothèque relatifs aux Lépidoptères. Il abandonne à cette Compagnie le soin de mettre au jour le dernier fruit de sa plume. Hélas, à peine eut-il le temps d'en

(1) Voyez Annales de la Société Linnéenne. 1850-52 p. 36.

(2) *id.* p. 38.

(3) *id.* p. 7.

(4) Son testament olographe, en date du 7 octobre 1850, a été déposé le 21 novembre 1850, aux minutes de M. Laforest notaire et ancien maire de Lyon. M. Auguste Tarlet, un des plus anciens et des plus dignes amis de Donzel, a été chargé d'en assurer l'exécution.

voir les premières pages reproduites par l'impression ! En jetant les yeux sur elles, son regard mourant se ranima, et un léger sourire erra sur ses lèvres. Ce fut le dernier plaisir que lui donna l'entomologie. La mort s'avavançait à grands pas; il la voyait venir avec cette résignation confiante qu'inspire la religion dont il s'était empressé de réclamer les secours; et, soutenu par ses espérances, il s'endormit paisiblement, le lundi 18 novembre 1850.

Voici la liste de ses travaux.

1. Observations sur l'accouplement de quelques genres de Lépidoptères diurnes et sur le genre *Piéride*.

(Annales de la société entomologique de France (séance du 16 novembre 1836) t. 6, 1837, p. 77-81.)

2. Crocalle du lentisque.

(Ann. de la soc. entom. de Fr. (séance du 31 décembre 1836) t. 6, 1837, p. 13-14. pl. I. fig. 8, 1 (♂), 2 (♀).

Crocallis lentiscaria.

3. Notice sur M. Chardiny.

(Ann. de la soc. entom. de Fr. (séance du 5 avril 1837) t. 6, 1837 p. xxvi-xxx).

4. Description de cinq espèces de NOCTUÉLITES et de deux PHALÉNITES, découvertes dans le département des Basses-Alpes en 1837.

(Annal. de la soc. entom. de Fr. (séance du 20 décembre 1837) t. 6, 1837, p. 471-479, pl. xviii, fig. 1 à 8).

<i>Agrotis telifera</i> ,	p. 471,	pl. 18,	fig. 1.
<i>Agrotis gilva</i> ,	p. 473,	— —	fig. 2.
<i>Agrotis Honnoratiana</i> ,	p. 474,	— —	fig. 3 ♀, 4 ♂.
<i>Polia dumosa</i> ,	p. 475,	— —	fig. 5.
<i>Apamea aquila</i> ,	p. 476,	— —	fig. 6.
<i>Melanthia breviculata</i> ,	p. 478,	— —	fig. 7.
<i>Larentia muscosata</i> ,	p. 478,	— —	fig. 8.

5. Description de trois nouvelles espèces de Lépidoptères trouvés dans les Pyrénées orientales.

(Ann. de la soc. entom. de Fr. (séance du 24 septembre 1838) t. 7, 1838, p. 423-432. pl. 12. fig. 1 à 5).

1. *Hepialus pyrenaicus*, p. 429, pl. 12, fig. 1 et 2.
2. *Apamea rubeuncula*, p. 430, pl. 12, fig. 3 et 4.
3. *Larentia ligustigata*, p. 431, pl. 12, fig. 5.

6. Description d'une nouvelle Phalène du genre *Crocallis*.

(Ann. de la soc. entom. de Fr. (séance du 2 octobre 1839) t. 9, 1840. p. 59-60. pl. 4. fig. A, ♂, B, ♀).

Crocallis Dardoinaria.

7. Notice sur la *Noctua jaspidea* de de Villers, confondue mal à propos, par Brokhausen, avec l'*oleagina* de Linné. Description de cette espèce qui appartient au genre *Miselia* de Treitschke, ainsi que de sa chenille.

Noctua jaspidea, DE VILLERS, p. 213. pl. 4. n° 1. fig. 1.

Sa chenille p. 215. pl. 4, n° 1. fig. 2.

8. Description de deux Lépidoptères nouveaux recueillis en Barbarie, par le capitaine Charlon (décrits et publiés par Donzel).

(Ann. de la soc. entom. de Fr. (séance du 4 mai 1842) t. 11. 1852. p. 197-199. pl. 8. fig. 1 et 2).

1. *Anthocaris Charlonia* ♂, Donz. p. 197. pl. 8 fig. 1.

2. *Bombyx philopalus*, Donz. p. 198. pl. 8. fig. 2.

9. Notice nécrologique sur M. Augustin Charlon, chevalier de la Légion-d'honneur, capitaine au 22^e régiment de ligne, mort en Algérie.

(Annal. de la soc. entom. de Fr. (séance du 4 mai 1842) t. 11., 1842, p. xxviii).

10. Description d'une nouvelle espèce de Lépidoptère.

Polia Felicianæ.

(Ann. de la soc. entom. de Fr. (séance du 17 juin 1844) 2^e série, t. 2, 1844, p. 199-201, pl. 6. n° 2).

11. Description de Lépidoptères nouveaux.

(Annal. de la soc. entom. de Fr. (séance du 9 septembre 1846) 2^e série, t. 5. 1847, p. 525-530. pl. 8. n° 1. fig. 1 à 6).

1. *Agrotis hastifera*, p. 525. pl. 8. n° 1. fig. 1 et 2.

2. *Orthosia amica*, p. 527. pl. 8. n° 1. fig. 3.

3. *Cigarilis zorha*, p. 528. pl. 8. n° 1. fig. 5 et 6.

4. *Caradrina laciniosa*, p. 529. pl. 8. n° 1. fig. 4.

12. Observations sur l'indigénité des *Sphinx nerii* et *ceterio*.

(Ann. de la soc. entom. de Fr. (séance du 10 octobre 1849) t. 8, 1850 p. 225-232).

13. Notice entomologique sur les environs de Digne et quelques points des Basses-Alpes.

(Annales de la société lionnène de Lyon (séance du 11 novembre 1850) années 1850-1852 p. 3-48).

Il y a eu des tirés à part de ce travail.

NOTES.

Les entomologistes qui voudront visiter les Basses-Alpes, ne sauront peut-être quelque gré de leur tracer ici l'itinéraire de Digne à Faillefeu. On suit d'abord la route de Seyne jusqu'à la Javie, village de deux cents âmes à peine, chef-lieu de canton, distant de 14 kilomètres de la ville départementale. Près de la Javie, la *Blanche* rivière torrentielle qui descend de Seyne, vient se joindre à la *Bléonne*, qu'on traverse sur un pont en pierres, avant d'arriver au village. Là, on abandonne la route, pour suivre un chemin établi jusqu'à Prads, le long de la Bléonne. A une heure environ de la Javie, se montre Champourçain, autrefois résidence du seigneur du lieu; puis on traverse Blagier, village de peu d'importance, après lequel les montagnes se montrent plus dénudées et le sentier plus étroit ⁽¹⁾, jusqu'à Prads, pauvre village de 42 feux. Il faut alors passer sur la rive gauche de la Bléonne; on la traverse vis-à-vis la Balme-Chirat et la Barre de la Croix, et l'on entre dans une gorge très-étroite, au fond de laquelle roule, avec un bruyant murmure, le ruisseau qui descend de Faillefeu. La rive droite est bordée de rochers presque perpendiculaires, des flancs desquels sort, à environ soixante et quinze mètres de hauteur, la cascade de Fonbruant. La rive opposée offre une montagne en éboulis, sur laquelle on a établi un sentier en lacets, très-dangereux à suivre en temps d'orage, en raison des pierres que les pluies détachent et font rouler sur cette pente rapide.

(1) En août 1852, ce sentier usurpé sur la base des montagnes qui encaissent la Bléonne, venait d'être complètement détruit par les pluies torrentielles. Avant la révolution de 89, ces montagnes étaient couvertes de bois, et la rivière coulait à travers de riches prairies, dans un lit assez resserré pour que deux hommes placés sur les bords opposés pussent se tendre une fourche. Depuis lors, les bois ont été détruits, et le fond de la vallée, large de cent à cent soixante mètres, a été transformé en un lit de cailloux, que la Bléonne couvre parfois de plusieurs pieds.

Après une heure d'une marche pénible, on arrive au hameau de Tercier ⁽¹⁾. La forêt est à une demi-heure ou trois quarts d'heure plus loin ⁽²⁾.

(1) Il doit son nom à son origine. Trois frères, les sieurs Thomas, Barthélemy et Jacques Daumas le fondèrent vers le commencement du xvi^e siècle. En 1511, le R. P. Messire Jean de *l'isulio* recteur du collège de S. Martial d'Avignon, de qui dépendait le prieuré de Notre-Dame-de-Faillefeu, vicaire-général pour les choses spirituelles et temporelles de T. R. P. et seigneur Jacques d'Amboise, abbé de Cluny, concéda à ces trois frères la faculté de prendre, dans le terroir de Faillefeu, du bois mort et de la fustaille, de s'y approvisionner de *Raubé d'araire* (timons de charrue) et d'y introduire les bœufs pour les y faire paître.

Les habitants de ce hameau vivent aujourd'hui principalement du produit de leur industrie, qui consiste à transporter, à dos de mulet, jusqu'à Prads, les planches de sapins confectionnées à Faillefeu. Ces planches sont ensuite placées sur des charrettes, obligées de suivre le lit de la Bléonue jusqu'à la Javie, où l'on trouve la route de Digne à Seyne.

(2) Jadis elle appartenait aux Templiers ; ils avaient fait bâtir à ses pieds un couvent qui paraît avoir eu de nombreux habitants, à en juger par la quantité d'ossements trouvés dans le cimetière. Les traces du couvent ont à peu près disparu ; mais les fondations de l'église existent encore, et servent à montrer l'étendue qu'avait cet édifice religieux.

Après la destruction de l'ordre des chevaliers du Temple en 1512, le terroir de Faillefeu passa entre les mains des moines de Cluny. Ceux-ci l'ont possédé jusqu'à la révolution, époque à laquelle il devint propriété nationale. Après avoir gardé la forêt, un certain nombre d'années, sans la faire exploiter, faute de chemins pour en faire sortir les bois, l'état se détermina à la vendre. Elle fut achetée par l'honorable M. Natte, son possesseur actuel. Il y a fait construire des scies-à-eau, et a tiré parti de son acquisition d'une manière qui fait honneur à son activité et à son intelligence.